



Dolores Prato

Bas la place y'a personne

RÉCIT

Traduction de l'italien et postface par
LAURENT LOMBARD
et
JEAN-PAUL MANGANARO

Collection « Terra d'altri »
VERDIER

COLLECTION DIRIGÉE PAR MARTIN RUEFF

Les éditeurs remercient Laurent Lombard et Jean-Paul Manganaro
de leur avoir proposé la traduction de ce texte.

*À Vincenzo Consolo, à Paul Otchakovsky-Laurens,
à Gérard Bobillier, cette traduction.*

www.editions-verdier.fr

© Éditions Quodlibet, 2016
Titre original : *Giù la piazza non c'è nessuno*
© Éditions Verdier, pour la traduction française et la postface, 2018
Photographies © Centro studi Dolores Prato, Treia
ISBN : 978-2-86432-992-3

Je suis née sous une petite table. Je m'étais cachée là parce que la porte d'entrée avait claqué, c'était que l'oncle rentrait. L'oncle avait dit : « Renvoie-la à sa mère, ne vois-tu pas qu'elle meurt chez nous ? »

Aucune ambiance autour de moi, pas même de visages, seulement cette voix. Mère, meurt, aucun sens, mais renvoie-la, oui, renvoie-la voulait dire mets-la dehors. Renvoie-la voulait dire me mettre à la porte et la refermer.

Bien que protégée par le tapis de table dont les franges effleuraient le sol, j'écoutais très attentivement : des fois qu'ils viendraient me chercher pour me mettre à la porte !

J'étais assise sur les briquettes du sol. Des miettes durcies s'enfonçaient dans ma peau comme de petits cailloux. Ce premier petit bout de monde emmagasiné par ma mémoire, je le vois comme maintenant je vois ma main qui écrit. Les briquettes rectangulaires couleur croûte de pain, l'une couchée à plat, l'autre sur chant, faisaient un tissage en chevrons. Comme plafond, le dessous de la table avec ses traverses de bois ; les quatre pieds unis par des barreaux sur lesquels les gens posaient leurs pieds, plus usés au milieu ; tout cet échafaudage drapé du lourd manteau du tapis de table : que des couleurs nocturnes entretissées de fils d'or ; feuilles noires, fleurs à l'apparence de couleurs mortes, maisons pointues brodées d'or, dans la partie foncée la moins sombre apparaissaient des têtes de Maures et des yeux étincelants. Le premier fait historique de ma vie, entrelacement de peur et d'émerveillement, eut lieu sous cette table.

La cause de tout, un prêtre. Comment aurait-il pu savoir, lui, que les enfants saisissent plus que les grands ne le supposent ? Même ceux qui, leurs enfants, les ont faits, ne le savent pas.

Pour les gens bien c'était don Domenico ; pour le commun c'était don Domé. Ma tante disait encore Menghino¹, terme venu d'ailleurs, en train de mourir alors que déjà naissait l'autre : Domé. Elle faisait tout comme une dame, se mêlait au peuple uniquement pour appeler son frère. Lui non, il ne coupait pas les prénoms, il disait Paolina, lui, il parlait précis comme un dictionnaire. Mais ce qui arrivait à lui, arrivait à elle : une catégorie de gens disait m'dam' Paoli, une autre madame Paolina.

Nous ne sommes jamais commencés ; personne ne trouvera le piton auquel s'accroche le premier anneau de la chaîne ; sans le chercher, c'est l'Enfant Jésus qui le trouva et dès sa naissance il a déjà l'air de tout voir, de tout savoir ; Lui, c'était un enfant qui pouvait bénir les vieillards. Nous, nous commençons à être avec le premier souvenir que nous rangeons dans notre magasin. Le lieu où l'on eut les premières alertes de la vie, devient nous-mêmes. Treja fut mon espace, le panorama qui l'entoure, ma vision : terre du cœur et du rêve.

Et pourtant, grandissant là-dedans, son nom me paraissait celui d'une vieille ; j'en avais honte comme j'avais honte de ma tante qui me semblait ridicule et vieille elle aussi : entre nous deux manquait une maman pour servir de marche. Il est clair que cette honte était attachement : on n'a pas honte de qui ne nous appartient pas : ou de nous, ou de qui nous aimons.

Moi, je n'appartenais pas à Treja, Treja appartenait à moi ; elle ne m'avait pas appelée, elle n'appréciait pas ma présence dans ses rues, ses églises, je le voyais très bien et cela aussi m'appartenait.

Elle ne m'absorba pas, comme le corps n'absorbe pas l'épine qui s'y est enfoncée ; il y eut un processus de rejet entre

le village et moi. La seule qui ne me rejeta pas fut madame Antonietta, phénomène de générosité hilare, mais elle n'était pas de là. J'y restai peu de temps, l'enfance, l'âge des caresses ; elle ne m'en fit pas, je ne lui appartenais pas, elle appartenait à moi : à mon insu, je l'emmenai avec moi.

Dans la longue et monotone parenthèse stéréotypée du pensionnat, le nom de Treja apparaissait sur le courrier à l'arrivée, pour tout le reste il avait disparu, remplacé par le nom du pensionnat.

Mais au sortir du pensionnat, j'explosai à Rome et là, d'un seul coup, quand dans un labyrinthe de la vieille ville je lus « Place de l'Orme de Treja », ressortit toute la tendresse envoûtante de ce village que j'avais emportée en moi sans le savoir. Ce fut la première de bien des épiphanies.

J'ai recherché cette place, je ne l'ai plus retrouvée. Peut-être n'existe-t-elle pas, peut-être n'a-t-elle jamais existé. Mais moi, je la vis cette plaque d'une époque où ruelles, rues, places portaient le nom de leur essence populaire ; je vis le petit évasement capricieux ; l'arbre n'aurait su y trouver son centre, il se trouvait où il se trouvait, l'orme de Treja ; je ne le touchai pas. J'étais figée sur le nom de Treja : il recouvrait tout Rome.

Mais si le nom de Treja n'a jamais été planté à Rome comme arbre, il y est dispersé comme cendre : à Campo de' Fiori fut brûlé vif Pomponio Rustici, prêtre de Treja. Cela est sûr comme il est sûr que le Treja coule depuis toujours dans les eaux du Tibre.

Là où les ruines loquaces de Faléries racontent sa fable, il y a le Treja : c'est un petit cours d'eau à aucun autre semblable ; serré entre de très hauts rochers colorés, il en reflète couleurs, ombres, lumières, anfractuosités. Rien que pour lui la vierge végétation que l'homme ne peut désacraliser parce que les parois rocheuses se dressent souvent au ras de l'eau et alors qui a suivi, tant bien que mal, le fil de l'eau, doit s'écarter et contourner le rocher ; la petite divinité s'est cachée ; mystérieuse et capricieuse, elle réapparaît, disparaît, réapparaît et finit par se jeter dans le Tibre qui l'amène à Rome.

1. Diminutif septentrional de Domenico. [Toutes les notes sont des traducteurs.]

Rome et Treja ont en commun le mystère de leur nom. Rome, nom-masque, celui qui cachait le vrai; comme nous ne saurons jamais quel fut ce nom, de même nous ne saurons jamais quel numen hagard ou masqué donna son nom à Treja. Il n'y a pas d'étymologie précise; quelque chose se perçoit à travers un voile flottant, puis disparaît. C'est d'un mystère irrécupérable que naît Treja, dont les lettres furent plus ou moins toujours celles de la terre.

Je l'appellerai village, mais elle est ville. Un pape lui rendit cette dignité civique, qui y gagna un monument planant dans les airs: son portrait de bronze en buste; le reste pierre, élan, lumière; il s'élance dans l'espace comme un gigantesque ostensor et, comme fond, il ne pourra jamais avoir que le ciel.

Dans ses armoiries la ville était représentée par trois montagnettes posées l'une contre l'autre comme pour exprimer l'unité dans la trinité; deux fleurs s'élevaient entre elles, lys ou coquelicots; je les vis dans des postures différentes: pudiques ou effrontées; les trois bosses soutenant le village, je ne les remarquai jamais.

Sur la crête étroite et longue qui commençait au septentrion, une très ancienne porte, de vieilles maisons remontaient abruptement jusqu'au parvis du palais épiscopal étranglé par le Dôme. De là, avec de belles bâtisses, une large rue remontait, pas vraiment abrupte, mais certes en forte pente, jusqu'à s'aplanir en débouchant sur la place de la Mairie et du monument aérien. Elle réapparaissait en faux plat, se rouvrait dans la placette du Théâtre: un salon; elle se resserrait, se ramifiait dans l'espace irrégulier fantastique de la Rotonde, plongeait à droite; à gauche, par une courte descente et une courte remontée en ligne quasiment droite, elle aboutissait à l'immense espace devant l'Hôpital: une gigantesque place d'air, de lumière, de vide; par là on entrait dans quelque chose qui n'était pas des rues, ni même des ruelles, c'étaient des passages, des escarpements, des fossés, au milieu d'un empilement de sombres maisonnettes; c'était la mystérieuse Ojolina

qui s'achevait en un évasement sans forme et où en plus d'un escalier interminable pour monter vers un couvent qui, là, semblait une montagne et d'une très ancienne porte du village, il y avait un peu de tout: montées, descentes, mesures et maisonnettes, deux églises, deux sacristies, un puits et aucune échoppe.

De cet en bas où le Dôme s'enfonçait de tout son poids, sensiblement ou non, la crête remontait toujours vers le sud; à la sortie d'Ojolina, après cet évasement biscornu, elle pointait vers l'extrême, hardi, merveilleux cabrement du rocher qui, brisant d'un seul coup le village, tendait au ciel sa puissante tour de Saint-Marc.

À l'extérieur, il y avait un espace herbeux sous la tour: une proue d'où l'on ne voyait que les lointains. Entre la tour et cet espace herbeux les Murailles¹ se rejoignaient. On disait comme ça, mais ce n'étaient pas des murailles, c'était une route: une route blanche qui, en le contournant, contenait le village: les Murailles du ponant et celles du levant; sur lesquelles donnaient l'arrière des maisons et les potagers sur les terrasses. De ce côté-ci une rangée d'arbres, de l'autre, vers l'extérieur, un soutènement fait de poutres équarries placées en pied pour éviter des chutes, en réalité elles servaient pour s'asseoir au soleil. Rambarde, le vrai nom secret de cette palissade. N'importe quelle rambarde était faite pour éviter les chutes, mais elle était là parce qu'il y avait le balcon, le balcon était là parce qu'il y avait la vue. La construction moderne n'était pas encore arrivée pour charger les façades des maisons de myriades de balcons qui ne voient rien.

Les Murailles du levant étaient un balcon sinueux: devant des ondulations collinaires, vallées de rivières et vallons de torrents, l'horizon très lointain: ligne interrompue par la bosse

1. Le mot italien *mura*, habituellement traduit par « remparts », est rendu ici par « murailles », car il s'agit d'une promenade au pied des anciens remparts dont il ne reste que quelques pans incorporés aux maisons. « Aller aux Murailles » signifiait dans le village de Treja « aller se promener ».

du Conero et des villages haut perchés comme des diadèmes de tours ; scintillement de lumières palpitantes la nuit. Au milieu de la ligne, une cavité emplie d'une clarté : la mer, jamais en syntonie avec le ciel, toujours plus claire ou plus sombre. Dans cette anse de mer, celui qui avait une vue perçante entrevoyait une coupole aussi grande que celle de Saint-Pierre : la maison de la Madone.

Au ponant, la même route blanche, ondulée et protégée par le mur de soutènement, à certains endroits par un simple muret ; en se lançant de travers par-dessus on arrivait à cueillir les primevères de la campagne. Car de ce côté-là, la pente de la colline descendait moins abruptement de sa ligne de crête, si bien qu'entre cette dernière et les Murailles, le village avait eu la possibilité de se déverser en un enchevêtrement de ruelles, d'escaliers, de rampes qui se nouaient entre eux comme un écheveau, c'étaient les Rues Basses : tronçons de rues où il n'y avait pas de grandes bâtisses, que des maisons, et de haut en bas, au long des ruelles, masures et maisonnettes. Depuis les Murailles du ponant le panorama n'était pas aussi vaste que celui du levant, parfaite demi-calotte céleste s'il n'y avait pas eu le Conero. Ici, de puissantes montagnes lointaines le mangeaient et deux autres plus petites, Pitì et Roccaccia, en raison de leur proximité, encombraient davantage le ciel. Depuis les Murailles, la campagne descendait doucement jusqu'au fond de la vallée où, au lieu d'une rivière, coulait, toute blanche, la Route Nouvelle.

Le village qui dressait sa tête à Saint-Marc, abandonnait au nord sa queue en une descente téméraire ; à côté, divisé, mais proche, le Bourg, un petit amas de maisons qui se trouvaient là parce qu'elles n'auraient pas trouvé place en haut ; elles se raréfiaient jusqu'à finir en campagne, les troènes s'insinuaient au milieu des mûriers.

Il n'y avait pas d'usines, donc pas d'environnement de hangars, de poteaux, de murs, de terre aride défoncée et caillouteuse ; le village et la campagne respiraient avec les mêmes poumons.

Les mêmes heures, les mêmes voix, les mêmes bruits : cloches, grenouilles, forgerons, cigales, grillons, joueurs de mourre, chant de femmes, appels à pleine voix ; le bruit des premiers moteurs, reconnaissables comme des personnes, se mêlait aux autres sans les détruire.

Cette table sous laquelle naquit ma conscience, se trouvait au milieu d'une immense salle à manger rectangulaire dans la Maison du Bénéfice. En tant que prêtre l'oncle était un bénéficiaire, un mansionnaire ; la maison était un usufruit du Bénéfice. Mansionnaires, bénéficiaires, ainsi s'appelaient ceux qui touchaient moins et qui prenaient place en bas dans les stalles du chœur, ceux qui se trouvaient en haut et qui touchaient plus s'appelaient chanoines.

Le grand appartement du côté de la rue était de plain-pied ; de l'autre, celui qui donnait sur les Murailles, les fenêtres étaient à la hauteur d'un second étage ; au-dessous il y avait cave, étable et cellier ; au-dessus, un autre étage de la maison ; sans rien devant, on voyait Pitì et la Roccaccia ; entre eux et nous, tout en bas, au milieu des arbres, blanchoyait la Route Nouvelle.

La grande porte donnait sur une entrée carrée où s'ouvraient un arc et quelques portes. Celle de droite, dès qu'on entra, hypocritement dissimulée sous la même teinte que le mur, se refermait sur un escalier laid, sombre, ébréché qui conduisait au cellier, à la cave, à l'étable. Après l'arc et le vestibule qui suivait, en deux rampes confortables et lumineuses, l'escalier en pierre grise montait à l'étage loué à des gens qui venaient de temps à autre. Pour moi, c'était comme s'il n'avait pas existé parce que jamais je ne vis aucun d'eux ouvrir ou fermer la grande porte. Celle-ci était tout, propriété, division, unité, intimité ; si j'avais vu que quelqu'un d'autre l'ouvrait ou la refermait, la maison n'aurait pas été la nôtre.

Nous, là-haut, à l'étage, nous n'avions qu'une chambre d'invités, où il y avait un miroir et, lorsque j'ouvrais la porte,

on aurait dit qu'une autre moi-même, en face, ouvrait une autre identique.

La porte de cette chambre et celle de l'appartement en location, donnaient sur un vaste palier suspendu entouré d'une balustrade grise comme les escaliers.

Je regardais entre les colonnettes de cette balustrade, deux hommes apportaient en bas un petit lit entouré d'une sorte de petite barrière, ils ralentirent en tournant sur le palier entre les deux rampes, attentifs à n'érafler ni le mur ni le lit. Ce lit d'enfant revenait chez lui, quelqu'un me l'avait prêté ou plutôt à ma tante. Ma première chambre fut donc celle des invités.

En bas, dans l'entrée, face à la grande porte, un peu à gauche, la porte qui donnait sur les deux pièces de l'oncle, bureau et chambre: un univers plus varié que l'univers où il y a tant d'étoiles, mais rien que des étoiles, pas tout ce qu'il y avait là, de la rose de Jéricho aux cartes du diable.

Depuis le vestibule de l'escalier, on entrait dans la salle à manger où il y avait le bout de sol de ma naissance. La table, ovale et large, les soirs où venaient amis et prêtres pour jouer aux cartes, devenait ovale et longue; je ne sais pas comment cela se faisait, je n'ai jamais assisté à la transformation. Au-dessus de la table pendait une grosse lampe à l'éclairage mystérieux, encapuchonnée d'une coupole en porcelaine opaque pour ne pas disperser la lumière sur le plafond qui n'en avait pas besoin. Crédence, encoignures, sofa, consoles, sièges en quantité ne l'emplissaient pas. Aux murs des tableaux d'oiseaux morts, je comprenais qu'ils devaient se trouver là parce qu'ils faisaient référence à ce qui nourrit, mais je n'aimais pas ce tas de plumes en désordre, d'ailerons qui pendaient, de têtes renversées, d'yeux éteints.

Quand encore je ne regardais pas les oiseaux morts, je courais dans cette grande pièce les bras levés, je coupais la route à Eugenia pour qu'elle me prenne dans ses bras. Elle ne me prenait jamais, elle avait toujours quelque chose à faire, elle était toujours pressée et elle se débrouillait pour ne pas

trébucher sur moi qui, devant ses pieds, me déplaçant avec elle, brûlais d'être prise. Elle me prenait parfois, mais seulement pour me déposer d'un autre côté: un dégagement de la route. Je retrouvai mon attitude dans les images où les âmes du Purgatoire tendent leurs bras vers nous pour être arrachées au feu.

Mais si Eugenia m'évitait, il y avait Scolastica qui ne pouvait m'éviter parce qu'elle était toujours assise.

Je me rappelle son visage rouge, rond, gras et son giron, la chaleur qui en venait. Poitrine et ventre faisaient une masse en pente d'où ses genoux dépassaient le peu qu'il me fallait, assise sur un repose-pieds, pour y appuyer mes bras; je n'attendais d'elle que les chantefables.

Qui était vraiment Scolastica des chantefables? Une vieille femme de ménage sur le point de quitter la maison? Qu'elle mourût là, je ne m'en rendis pas compte. Ou bien elle y avait travaillé et elle venait « trouver » ma tante? Ou peut-être une vieille pauvre, mais pas à en être gueuse, si bien qu'elle pouvait s'asseoir dans la maison là où je la vois?

Elle me les faisait désirer. « Dis, dis, dis. » Elle s'appêtait à commencer, j'appuyais aussitôt mes bras sur ses genoux. Il était une fois... : un crochet qui me soulevait et me déposait dans un monde d'enchantements et de sortilèges.

Son gros visage coloré, marqué de sillons épais, se penchait sur moi quand elle parlait et sur ses lèvres humides affleuraient et disparaissaient sourire et peur, joie, indignation et béatitude. Elle avait toutes ses dents, un peu noircies, certes. Je la vois comme si elle était là et qu'elle parlait; je vois son corsage sombre boutonné au milieu, je vois son tablier noir sur lequel je prenais appui; je la vois et je ne sais pas qui elle était. Et pourtant avec ses chantefables elle me donna plus que le bonheur; comment ça s'appelle, qu'est-ce que ce plus?

Scolastica, confusion de je ne sais quelles présences, fut, somme toute, ma nourrice octogénaire.

J'allais et venais seule dans la maison, je tournicotais à vide, de toute façon personne ne m'appelait.

Ma tante, assise devant sa petite table de travail, continuait à lire, elle ne s'occupait pas de moi, elle ne se rendait peut-être même pas compte que j'étais là; elle lisait toujours. Elle a certainement dû coudre quelques points parce que dans le tiroir il y avait bien fil aiguilles et dés, mais je la surprénais assise, un livre à la main, le maintien digne comme si un peintre faisait son portrait. Jamais les coudes sur sa petite table; elle ne les posait pas plus sur la table de la salle à manger quand elle bavardait avec l'oncle en attendant qu'Eugenia change les assiettes; son attitude était toujours élégante, contrôlée et fluide en même temps.

Notre chambre à coucher avait un prolongement, *le boudoir*¹ disait ma tante avec un geste méprisant; boudoir signifiait assurément possibilité de désordre parce qu'elle y jetait vêtements et chaussures quand elle les ôtait. À l'époque d'un de mes nocturnes plaintifs je dormais déjà dans cette chambre, dans un lit normal, près du grand lit de ma tante; entre nous, une table de chevet.

Cette plainte nocturne: « Maman vins-là, maman vins-là » voulait dire: « Laisse-moi venir dans ton lit près de toi. »angoisse, prière, nécessité.

Elle n'entendait pas, ou faisait comme si elle n'entendait pas; je vois sa masse dans le noir à peine éclairci par une veilleuse. « Maman vins-là, maman vins-là. »

La femme qui ne me répondait pas aurait pu être ma grand-mère, mais elle n'avait aucune tendresse pour les enfants. Perdit-elle le sien, d'une manière ou d'une autre, si elle l'eut, ou ne l'eut-elle jamais? Oui, non restèrent ensevelis dans un silence sans épigraphes. Elle était certainement restée engoncée dans une passion cachée.

1. En français dans le texte, comme dorénavant les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque.

« Maman vins-là, maman vins-là. » Quelquefois, sans répondre, elle relevait les couvertures de mon côté. Je glissais à bas de mon lit, je grimpais sur le sien, je me serrais tout contre elle qui, restée comme toujours sur le côté droit, ne s'était pas retournée pour m'aider à monter; je me collais complètement contre son dos, et puis, puis plus rien, je dormais.

Personne ne m'a raconté l'histoire de ce « maman vins-là », c'est moi qui ai continué à l'entendre comme si je le disais maintenant.

Le jour, je ne disais jamais maman, jamais non plus je ne dis « tante », je parlais avec elle, mais je ne l'appelais d'aucune manière. Dans l'angoissante confusion de la nuit, par ce nom, je cherchais tout: salut et protection.

Un phénomène arrive parfois à ceux qui vont mourir, même à ceux que l'âge a désormais déshabitués de leur mère: dans l'agonie tout à coup ils la voient, l'appellent, meurent.

C'est ce qui arriva justement à ma tante, qui mourut ultraoctogénaire: elle fixa un point dans le vide où moi je ne voyais rien, elle dit: « Maman, je viens avec toi. » *Et inclinato capite emisit spiritum*. Mais chez elle, il n'y eut pas inclinaison de la tête, il y eut chute de la tête, comme si en dedans le soutien s'était brisé.

Je regardais le vide où sa mère lui était apparue, elles s'en allaient peut-être ensemble.

Il y avait une autre pièce, aussi grande que la salle à manger, la chambre des malles, une grande chambre pour l'assemblée des malles. C'était si bien, si confortable d'en sortir les choses, avec tout cet espace et toute cette lumière.

Jamais je ne vis ma tante agenouillée devant une malle; elle ne s'agenouillait même pas à l'église. Au Suffrage, où elle avait sa noble chaise en noyer au large siège encadré et finement canné, au moment où il fallait s'agenouiller, d'un geste imperceptible elle faisait tourner la chaise de l'arrière à l'avant, elle penchait le dossier de telle sorte que le siège touche ses genoux,

ce contact lui suffisait pour se sentir agenouillée, alors qu'en réalité c'était la chaise qui était agenouillée vers elle. Pensez donc si elle se serait jamais agenouillée devant une malle! Il est vrai aussi que les malles n'étaient pas posées sur le carrelage, mais comme le temple se trouve sur le podium qui le sépare du contact avec la terre, les malles étaient posées sur des supports de même bois et de même couleur. Une fois le couvercle soulevé, il suffisait qu'elle se penche à peine pour y fouiller à son aise; d'ailleurs, si elle prévoyait que l'opération allait être longue, elle s'asseyait sur une chaise basse et elle se mettait à fureter sans forcer ses gestes.

J'attendais pour voir ce qu'elle extrayait comme le chat attend le bout de mou que l'on est en train de couper; les merveilles qui en sortaient étaient inépuisables.

Tous les autres avaient des coffres, non des malles comme nous, et les gardaient au milieu des autres meubles. Le coffre était une caisse en noyer plus ou moins grande avec pieds et couvercle. Parfois les encadrements n'étaient pas simplement galbés, mais sculptés. Les pieds façonnés au tour, ou en pattes de lion. Rarement le coffre était entièrement sculpté.

Les pauvres y gardaient leur linge de lit et l'appelaient déjà bahut comme la classe moyenne, alors que les paysans continuaient à dire coffre.

S'il y avait un dossier et des accotoirs, cela devenait un caisson-banquette. On les montrait désormais comme des reliques d'époques révolues.

Mais pourquoi chez nous rien que des malles et aucun coffre? Que les oncles venaient d'ailleurs je le savais, mais pas d'où. Qu'il y eût la maison patricienne à Treja, sans qu'elle leur appartînt, c'était vrai aussi, comme si le nom de famille était planté là, mais qu'ils vinsent de terres inconnues. Étaient-ils venus de l'extérieur, depuis beaucoup ou peu de temps? Jamais une allusion qui le laissât supposer. Certes, un déménagement est plus facile avec des malles qu'avec des coffres. La malle sent le déménagement, le provisoire; et il y en avait là une pleine chambre.

Peut-être parce qu'il n'y en avait pas dans la maison, je tombai amoureuse des coffres. Lorsque je fus une femme mûre j'en désirais encore un. Mais tantôt manquait l'argent pour l'acheter, tantôt manquait la maison pour l'y mettre, tantôt manquait l'envie de le vouloir. Quand on fuit dans la tempête on ne cherche pas fleurettes. À présent je ne veux plus entendre parler de coffre, je ne veux même pas les quatre planches après ma mort, le four crématoire me suffit.

Par où l'on passait pour aller dans la chambre glaciale, je ne m'en souviens pas, mais que là je connus le gel, je m'en souviens bien. Cette pièce était un bloc de glace qu'on aurait pu traverser; elle n'avait pas de nom, ils y gardaient les quartiers de lard couchés sur des planches avec beaucoup de sel dessus. Le lard devait absorber sel et froid en même temps pour atteindre la perfection. Par la fenêtre grande ouverte de cette pièce entraient tout le gel de la nuit. Là-dedans je touchai le froid, celui qui brûle et qui endure: le lard était comme pierre.

Si la grande porte était ouverte, je sortais; il y avait deux pierres, une de ci, une de là, peut-être deux boutheroues; plus petite et moins abîmée celle côté pente, la forme d'un genou: mon premier siège à l'extérieur de la porte; celle côté montée plus grosse, plus sombre, plus craquelée, rondeur terminale quasiment plate: mon second siège; je compris, mais sans aucun étonnement, que j'avais grandi quand j'eus besoin de cette dernière.

Les deux pierres se trouvaient à des niveaux différents non seulement parce qu'inégales, mais parce que la rue était en forte descente si on allait vers la porte par où on sortait pour aller aux Murailles; elle était en forte montée si on allait à l'église du Suffrage. Cette rue en descente, où se trouvait la Maison du Bénéfice, commençait à l'évasement de la Rotonde, celui-là même qui, venant de la Place, plongeait à droite. Je dis rue, mais ce n'était pas une rue, c'était une large crevasse